Document généré le 12 oct. 2024 00:54

Inter
Art actuel

L'artiste dans les habits du travailleur

Au travail / At Work, Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, 2 au 26 novembre 2006

Nathalie Côté

Numéro 97, automne 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45651ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Côté, N. (2007). L'artiste dans les habits du travailleur / *Au travail / At Work*, Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, 2 au 26 novembre 2006. *Inter*, (97), 56–57.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'artiste dans les habits du travailleur

par Nathalie Côté

À la fin des années quarante, Paul-Émile Borduas parlait de « travail passion ». Dans les années soixante, les situationnistes revendiquaient la fin du travail aliénant. Ces idées, toutes utopiques soient-elles, trouvent encore un écho dans le discours et les pratiques des artistes actuels. Depuis un an, le collectif basé au Québec Au travail / At work s'est fait connaître en invitant les gens à faire de l'art à même leur milieu de travail. Ses membres ont présenté un échantillon de leurs activités dans l'espace d'exposition du Lieu en novembre 2006.

Traitant aussi avec beaucoup de pertinence de la question du travail, paraissait au printemps 2007 aux Éditions J'ai Vu *Miroitements. Désirs et réalités du travail*[1], signé par Sandra Fillion et Steve Leroux, et illustré avec des photographies réalisées par une dizaine de collaborateurs et collaboratrices. Les deux artistes du Bas-Saint-Laurent écrivent : « Travail (XIXe siècle) n. m. Activité pénible se rapprochant de la passion, "de ce qui est souffert". Quelle drôle de définition : on se croirait dans une usine de Détroit au temps de Henry Ford. J'imagine le poète, à l'époque, devant la chaîne de montage. Avait-il le temps d'écrire en pensée comme je le fais si souvent ?

J'appelle la révolution
Quand tu rêves d'un peu de magie
Et de pain pour tous. »

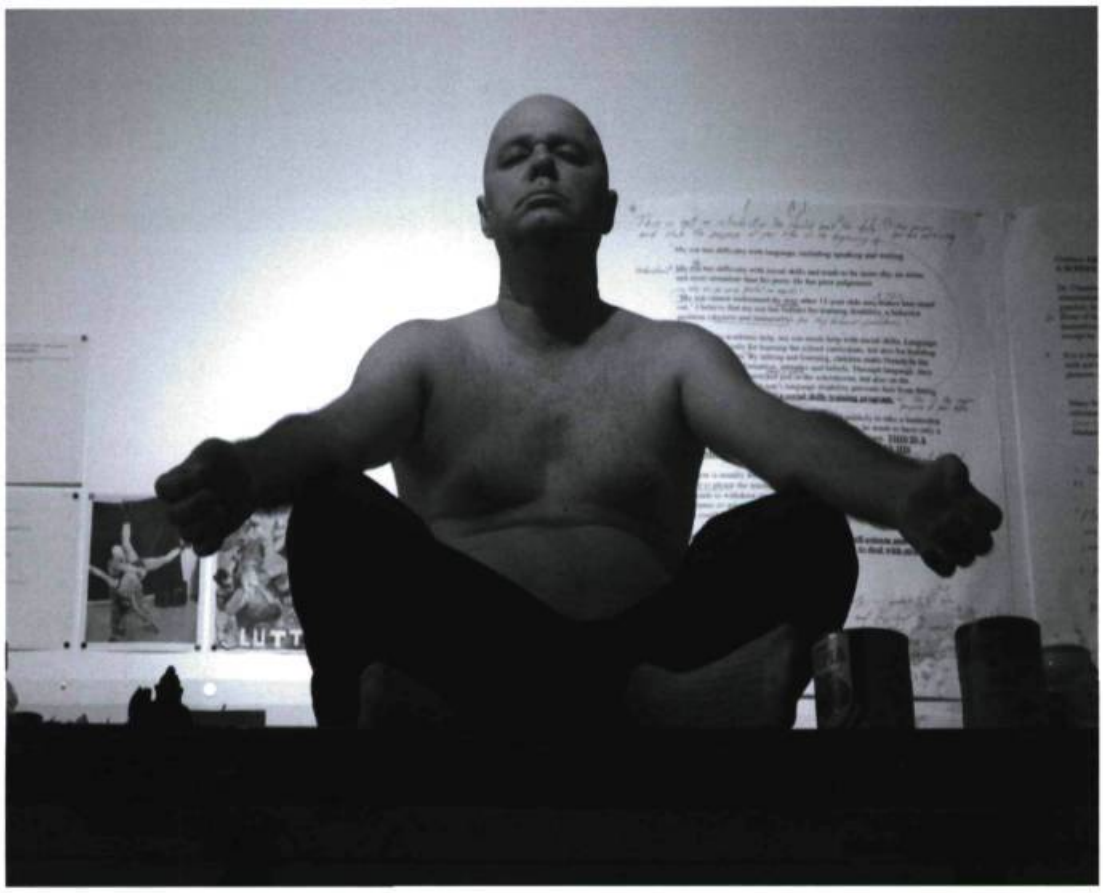
Il est assez réjouissant d'entendre des propos sur l'art qui ne se limitent pas à « la seule bourgade plastique », pour reprendre encore les mots de Borduas, comme c'est le cas avec le projet du collectif Au travail/At work qui a le mérite de vouloir contaminer les différents champs de l'activité humaine. Le collectif, ouvert à tous, invite les gens à considérer leur lieu de travail comme un lieu de création. Bob le bricoleur, pseudonyme du coordonnateur du projet, en explique ainsi la philosophie : « On n'est pas dans le "bien fait". Ce n'est pas de l'ordre de l'art d'élite. On veut surtout générer des idées et des échanges. On imagine des systèmes... »

PHOTOS > FRANCIS ARGUIN ET DOMINIC GAGNON

Plus conceptuel que plastique, ce projet prend son originalité dans le développement de réseaux davantage que sur les résultats visuels des œuvres réalisées. Même si plusieurs d'entre elles suscitent un intérêt formel certain, c'est plus dans leur accumulation et leur éclectisme que ces infiltrations gagnent du sens en créant de petits espaces de liberté à même le quotidien.

L'organisation propose à ses membres un réseau de contacts qui permet la présentation d'expositions. Le collectif était notamment présent en septembre dernier à la *Biennale de Paris*. Les 70 collaborateurs qu'a maintenant l'organisation proviennent de partout dans le monde – Internet facilitant les échanges. Une trentaine d'entre eux ont présenté leurs expérimentations au Lieu. Vidéos et photographies étaient présentées comme des documents témoignant des actions de chaque participant. Le contenu visuel de l'exposition a été en partie imprimé sur place et simplement fixé aux murs. L'espace d'exposition est devenu aussi un bureau de recrutement pendant le temps de l'exposition, créant un lieu à mi-chemin entre le réel et la fiction. Le projet est articulé et reste très concret. On peut lire sur le site Web du collectif : « Le milieu de travail est considéré comme un champ d'expérimentation et de découverte où se jouent les rapports conflictuels entre utopies privées et réalités économiques. »

On reconnaissait dans les différentes propositions présentées au Lieu des attitudes, des pratiques et des procédés familiers à l'art actuel. On pense à l'attention portée aux gestes quotidiens ou à l'utilisation de matériaux communs. Par exemple, un travailleur dans une maison d'édition relie des fragments de manuscrits rejetés. Ou encore, dans son bureau, un agent du Conseil des Arts du Canada fabrique de petites chemises en origami avec les papiers au logo de l'organisme. Un photographe a reconstitué sur vidéo les mouvements qu'il fait pendant une journée passée au laboratoire où il travaille. Un conducteur de camion étatsunien livre des œuvres d'art et s'arrête en chemin pour les photographier dans divers contextes. Une pièce de Warhol a été photographiée sur le bord de la route. Il ne s'agit jamais ici (évidemment) d'encourager le sabotage. Ce sont surtout ces infiltrations qui permettent de déjouer la monotonie du travail par des conduites poétiques. Reste que c'est une attitude (comme rêvasser pendant les heures de classe) qui ne contribue certainement pas à augmenter la productivité ! Elle comporte en cela un aspect subversif qui permet de rompre avec les habitudes et les idées dominantes.



Cette invitation aux artistes et aux travailleurs à faire de l'art à même leur lieu de travail rappelle aussi que la liberté de l'artiste (qui doit souvent avoir un travail *alimentaire* pour continuer de « créer ») ne peut pas se réaliser pleinement par les seules revendications *corporatistes*, mais doit aussi s'inscrire dans une solidarité sociale plus globale, comme le disent aussi d'une certaine façon Sandra Fillion et Steve Leroux.

Mais en fait, l'artiste n'est-il pas *déjà* un travailleur ? N'écrit-on pas de plus en plus rarement « œuvre » pour parler plutôt – et le plus souvent en effet – de « travail », voire de « production » en arts visuels ? Cela permet d'inscrire l'activité des artistes dans l'univers de la production et d'évacuer la notion d'inspiration que sous-entend la « création d'une œuvre » et les muses qui s'y rattachent. Si l'artiste s'est rapproché du travailleur (assurément dans le langage), il n'est pas aussi certain que les travailleurs aient encore *vraiment* le loisir d'agir en artistes. ■

Note

1 Sandra Fillion et Steve Leroux, *Miroitements. Désirs et réalités du travail*, Québec, J'ai Vu, printemps 2007, 47 pages.

NATHALIE CÔTÉ est collaboratrice au quotidien *Le Soleil*. En 1998, elle obtenait une maîtrise ès arts en histoire de l'art à l'Université de Montréal.